

# Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Du Camfranc, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 182

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285439>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

## DU DIMANCHE

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

LE PAYS 29<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29<sup>me</sup> année LE PAYS

## MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Le 25 avril 1792, tout le jour et toute la nuit, le Chapitre de Moutier-Grandval, restant à Delémont, a encaissé tous ses papiers, lettres et autres choses de précieux. J'ai mis, avec M. de Rosé, custode du Chapitre, dans de grandes caisses, le buste de St Germain, en argent, son livre de messe, son calice, les chandeliers d'argent et la grande croix, la croix des possessions un encensoir et quelques autres effets en argent, les plus beaux ornements en drap d'or. Tout cela a été emballé et envoyé à Soleure avec le reste du Chapitre. (\*)

Voici les noms de ceux qui ont quitté Delémont : M. de Rinck, le père, grand baillif, sa fille la chanoinesse, sa belle-fille épouse de son fils, M. Charles administrateur et leurs enfants, (M. Charles de Rinck et M. le chanoine Conrad de Rinck sont demeurés.) M<sup>me</sup> de Verger et ses trois filles, M. de Mahler et sa famille. De Porrentruy tous les messieurs et dames ont pris la fuite.

Ceux qui ont envoyé du butin hors de Delémont sont M. de Rinck, de Malher, de Verger, le Chapitre, M. Palain, receveur du prince à Delémont, M. Babé ancien commissaire des

(\*) Tous les chanoines de la collégiale de St Ursanne émigrèrent également sauf le curé Parrat. Les grands chanoines d'Arlesheim se réfugièrent à Bâle, dans la maison du Chapitre.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 81

LES

## Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et brusquement, en fermant violemment la porte, il quitta lui-même la chambre.

Et, quand Alba, toute chancelante, se retrouva seule dans son appartement, elle se mit à pleurer amèrement ; elle racontait sa peine à madame de Guinto ; puis lorsqu'elle fut un peu calmée, elle écrivit à son père :

« Mon père, ne me jugez pas ingrate et révoltée, je vous en supplie, et vous qui m'aimez, je le sais, tout au fond de votre cœur, ne mettez pas la désolation dans mon existence, en

églises, l'abbé Fleury, chapelain du Rectorat, Dlle Bennot, quelques prêtres jusqu'à la veuve Seuret. Les Verger ont vidé net leur maison.

Ces dits jours, la bourgeoisie de Delémont faisait la garde sur la maison de ville et aux portes et des patrouilles aux environs jour et nuit. (\*) On craignait le passage des Autrichiens et quelque brigandage du parti de Renguer.

J'étais pareillement de garde la nuit que les Autrichiens ont passé. Le jour, j'ai vu passer des voitures de Porrentruy où il y avait jusqu'à de vieux cuveaux de lessivé et de choux salés. Il n'y avait rien dedans, et ça ne valait pas les frais de transport, aussi bien que d'autres vieux meubles de bois, rouettes à filer, dévidoirs. Enfin les Autrichiens sont arrivés à Delémont le 29 avril vers les six heures du matin. Ils se sont rafraîchis et sont allés coucher à Reinach, sans faire aucun désordre à leur passage. Les voilà partis. Les uns en sont bien aises, les autres en sont affligés et les troisièmes ne disent rien. Mais toujours est-il que nous sommes dans une situation bien triste et bien critique. Les Français viendront dans notre pays. Qui sait comme les affaires tourneront, nous qui sommes sans défense.

Le 29 avril 1792, vers les 9 heures du matin, voici un maréchal des logis des dragons d'Angoulême qui arrive à la porte de la ville et demande à parler au maître de Delémont. (\*)

(\*) A Porrentruy le Magistrat fit faire des patrouilles jour et nuit, auxquelles on donna quinze sols de Bâle par jour.

(\*) Après le départ des Autrichiens, le général français de Custine fit savoir le 28 avril, à l'avocat Jobin commandant du château de Porrentruy, qu'il arriverait le lendemain avec 2,000 hommes, en qualité d'amis et d'alliés du Prince, pour occuper les gorges, en vertu du traité d'alliance et que ses troupes ne seraient pas à la charge du pays.

me contraignant à une union qui me rendrait la plus malheureuse des femmes. Mon père, je vous aime et je vous respecte ; mais ce qui s'est passé entre nous ce matin même a été si pénible, qu'il nous serait bien douloureux, à tous deux, de nous retrouver en présence l'un de l'autre. J'ai le cœur brisé de m'éloigner ; et, pourtant mon éloignement s'impose, du moins pour quelque temps. Et puis, dans notre monde, on va tant parler et tant s'étonner de mes fiançailles rompues. Je vous en supplie, permettez-moi de m'éloigner pour quelques jours, pour quelques semaines. J'ai envie d'aller à Lourdes. Il me semble que je reviendrai calme dans ce pays béni... Et puis, quand vous m'aurez pardonné, mon cher père, ce que, bien à tort, vous appelez la révolte de votre Alba, vous la rappellerez près de vous, et elle vous reviendra plus aimante, plus attentive que jamais. Je me mets à vos genoux, je vous demande pardon, et votre pauvre Alba, bien désolée vous embrasse en pleurant. »

On le conduit chez Moreau, lieutenant de la Vallée (\*\*). Il descend de son cheval, prend ses deux pistolets à la main et entre chez lui en lui disant qu'il fallait préparer des logements pour une centaine de dragons et pour environ 800 hommes d'infanterie.

Ce que l'on a fait. Que voulait-on faire ? On était ici qui sait comment ? On se regardait l'un l'autre et on ne savait que dire. Moreau et tous nos messieurs, qui se sont rendus chez lui, étaient tout tremblants et pâles comme de l'albâtre. On s'est dépêché le plus qu'on a pu pour le faire, pour répartir tout le monde chez les bourgeois et dans les maisons, qui n'étaient pas trop occupées. On a réparti les dragons chez les bourgeois qui avaient des lits à leur donner ; on en donnait deux pour un lit et ils étaient une huitaine qui mangeaient la soupe ensemble deux jours dans une maison où il y en avait deux, et deux jours dans une autre, ainsi de suite jusqu'à ce que le tour était fini et au bout de huit jours, ils recommençaient à la première maison. On leur fournissait bois, sel, chandelles, mais à la fin on s'est plaint. On leur a donné, le bois, le sel, mais la chandelle on ne leur y a pas encore donné. On leur y donne chacun une charge de bois et une livre de sel par mois. Cela ne suffit pas, mais que faire ?

L'infanterie, on en a rempli la maison de M. de Rinck à Rambévau ainsi que la maison de M. de Malher et celle de Mme de Verger, de même que celle de M. de Mahler, le grand chanoine près de la maison de ville, aussi celle de M. Migy, directeur des forces d'Undervelier. Il y avait pour le moins dans chacune de ces maisons septante hommes de plus, et la plus

(\*\*) Le grand baillif M. de Rinck avait pris la fuite à l'arrivée des Français, et était allé rejoindre le Prince à Bienne.

Elle fit porter la lettre dans le cabinet de travail du banquier Hedjer.

Il était revenu.

Il la lut, toujours courroucé. Le chagrin de la pauvre enfant ne l'attendrissait pas encore. Il avait perdu, sous l'empire du mécontentement, tout sa belle tenue d'homme digne et distingué, affable et conciliant. Il froissa la lettre, donna un violent coup de poing sur la table ; et d'une écriture tremblée, il répondit à Alba :

« Fille ingrate, allez à Lourdes si cela vous plaît, et partez sur l'heure même. »

Et deux jours plus tard la jeune fille arrivait à Lourdes.

Elle voulait y passer dans la méditation et la retraite au moins une semaine.

Le calme, goûté dans la réflexion et la prière, l'aiderait à apaiser son cruel chagrin.

Elle suivait le chemin qui conduit à la grotte, ce chemin où coule, sans cesse comme en un

grande partie des granges en était remplie. Les officiers, les sous officiers et les musiciens étaient logés aussi chez les bourgeois. Presque tous les bourgeois en avaient, les uns plus que les autres. (\*)

Voilà les Français établis dans notre pays. Delémont est leur quartier général. Le général a pris son logement ici à la cour du Prince et tous les commissaires des guerres, des vivres et des canoniers qui logent dans les chambres des domestiques et les canons sont dans la cour. Les grenadiers sont logés à la maison de ville.

Le jour du départ des Autrichiens. Son Altesse s'est retirée de Porrentruy. Les dit Autrichiens l'ont accompagné jusqu'au chemin dit du Repais, près des Rangiers. C'est là que le Prince les a quittés en prenant la route de Bienne où il fait actuellement sa résidence avec les Messieurs de sa Cour. Qui sait quand il reviendra ? Lorsque tous ces Messieurs s'en allaient, les domestiques de M. de Schnorpf, grand chanoine à Arlesheim, vieillard de près de quatre vingts ans, lui dirent le soir, s'il ne voulaient pas aussi faire comme les autres, ce qu'il pensait de ce qu'il ne faisait pas emballer ses effets ? La réponse fut qu'il voulait se coucher. Le lendemain matin, on recommence à lui faire les mêmes propositions. Il dit alors : « Je veux aller... dire ma messe ». Après la messe on recommence encore... Il dit « apportez-moi mon... chocolat ». Le chocolat pris, on attendait s'il n'ordonnerait rien pour son départ. Quoiqu'on le pressât toujours, il dit très tranquillement ce qu'il voulait pour son dîner. Après son dîner on recommença encore. Pour lors il dit très tranquillement. « Je ne veux pas qu'on sauve de ma maison la moindre des choses. Si Dieu veut que nous soyons pillés, nous pourrions l'être partout ailleurs. Je suis résigné à sa volonté. Arrivera que pourra. Je ne sortirai pas de ma maison. J'attendrai tout événement. Dieu nous préservera ici comme ailleurs ».

Sans les Français qui sont ici, il y en a encore bien d'autres troupes dans le pays. Il y a un bataillon de volontaires nationaux et un de chasseurs à cheval et à pied ; ceux-là sont cantonnés à Laufon, Aesch, Reinach et les environs, à St-Ursanne, aux Rangiers, à la Vacherie de Claude-Chapuis. Aux premiers jours il y avait à Delémont seulement passé huit cent hommes. Nous avons du bonheur de ce qu'on n'a pas laissé en ville des volontaires ou na-

(\*) Le nombre des troupes était de 1,848 hommes non compris les officiers. On en logea 50 au couvent, des Ursulines, 100 aux Capucins, 50 à Mont-Croix, 50 à l'Hôtel-de-ville.

flot, la pauvreté, la maladie, l'infirmité, toute la douleur humaine. Un chapelet passé au bras, un cierge à la main pour le faire brûler devant la vierge, elle approchait du but.

Elle savait bien que les tout petits, quand ils joignent les mains, et qu'ils supplient les puissants finissent par obtenir des grâces.

Elle se ferait si humble ! elle se prosternerait dans la poussière des dalles. Elle n'avait pas de guérison temporelle à demander pour elle-même ; elle était jeune, forte, de santé parfaite ; mais son pauvre jeune cœur souffrait si cruellement ! Non seulement Alba souffrait de la colère de son père ; mais aussi elle avait besoin de revoir un ami cher ; et elle criait :

« Vierge sainte, faites-moi connaître la retraite où s'abrite l'ami de mon enfance. Faites-moi aussi savoir ce qu'il est devenu. »

Et elle se répétait de plus en plus angoissée :

« Est-il encore en ce monde ? ou bien a-t-il cessé de vivre ? »

(La suite prochainement.)

tionaux parce que ce sont les plus méchants. Ils n'ont pas de discipline ; ils n'écoutent rien ; ils sont méchants. La troupe de ligne a un peu plus de subordination. Lorsque les volontaires ont passé par ici, il croyaient y rester. Il disaient en passant devant la Cour en regardant les armes du Prince : « En bas, en bas ces armes ! demain elle n'y seront plus, on mettra à leur place des fleurs de lys ». Il n'y avait de sorte de bravardes qu'ils ne fassent jusqu'à dire qu'ils iraient jusqu'à Vienne détrôner l'empereur. Sur ça un vieux militaire de leurs camarades, leur dit « ah ! mes enfants, vous avez encore une bonne journée à faire avant que d'être à Vienne, croyez-vous qu'il n'y a pas de monde de l'autre côté du Rhin ? » Ils disaient que notre pays était à la France, qu'il l'avaient conquis. Ils faisaient déjà les maîtres. De toutes ces bravardes, on n'en a encore pas vu d'autres effets que la gêne d'être obligés de les loger. Les armes du prince sont encore à leur place, et les volontaires ne sont pas restés ici (\*). Le général de Ferrière n'a gardé ici que des troupes de ligne, le bataillon de Touraine qui a été relevé par le régiment de Guyenne soit le 21<sup>e</sup> régiment : Touraine est le 33<sup>e</sup>me. Il y avait ici le premier bataillon de Guyenne et les grenadiers, l'autre bataillon était réparti à Develier, Courtételle, Courroux, Soyhières, le pré de Voète.

(A suivre.)

## L'ART DE VIVRE

### Conseil aux femmes.

Savoir s'assimiler au milieu où le hasard des jours nous transporte est le secret de se faire aimer et par suite d'être heureux. Rarement la vie s'accomplit dans le même cercle — ce qui finirait par être bien ennuyeux — il est donc indispensable d'assouplir son âme comme son corps et de lui apprendre à évoluer dans tous les milieux avec aisance, à se faire à l'existence ambiante, à s'y plaire et à en tirer, au point de vue agrément, le meilleur parti possible pour soi et les autres.

Par exemple, une jeune femme est appelée par son mariage à quitter la famille, la ville, le centre de son enfance ; d'autres usages, d'autres pensées vont entrer dans le cercle intime de son être, elle va se trouver dépaylée.

Or, si elle sait s'assimiler, elle se fera aimer et sera heureuse ; si elle reste ironique, moqueuse, roide ou simplement attachée aux anciennes coutumes, elle ne plaira pas et sera mal jugée.

En causant avec soi — ce que nous faisons tous volontiers — on s'aperçoit facilement de deux influences en nous, deux courants contraires se heurtent, se croisent et ne s'assimilent guère. Ce sont les deux principes et les deux natures de notre individu, qui luttent et se dominant selon que la volonté s'arme en faveur du bien ou du mal. Quand ce dernier triomphe, l'âme s'affaisse vaincue, l'extérieur reflète la fatigue, le désordre, l'ennui et la tristesse.

(\*) Le général de Gustine, avant de partir de Delémont, harangua la troupe, surtout les militaires qui devaient demeurer en ville et leur dit qu'il avait appris avec douleur que quelques-uns avaient proféré des propos injurieux contre la personne de Son Altesse, et même dit qu'il fallait arracher ses armoiries. Ils les a exhortés de parler plus respectueusement du prince-évêque, de respecter les lois et les autorités de bons alliés, en menaçant de faire punir sévèrement les transgresseurs.

L'entourage souffre, la sympathie s'enfuit, on est devenu l'inverse de l'aimant.

Quand le bien — frère du beau — l'emporte, l'âme se hausse à fleur des lèvres, des rayons radians partent du cœur et constituent autour de nous le cercle magnétique du bonheur.

Il est très simple d'arriver à ce but en cherchant à s'assimiler aux êtres et aux choses, en s'arrangeant de manière à faire partie du bloc sur lequel on est tombé. C'est même amusant, on y trouve l'illusion de plusieurs existences, d'un autre « moi ».

La jeune femme quitte la grande ville, elle aime, elle a donné sa foi à celui qui l'emmena, elle part joyeuse. Après l'installation dans la petite ville terne, elle s'alarme, s'ennuie, se désole. Elle attriste par la vue de son visage mélancolique, elle trouve tout mal, le dit et on n'entend plus que « chez nous on dit ceci, à Paris on fait cela ».

Et les vieux parents songent que le nid est troublé par la venue de cet oiseau exotique dont le chant est une lamentation.

Si, au contraire pensant des choses pénibles et voyant ridicules des usages surannés, elle garde en elle son sourire — car il est très drôle de rire en dedans — et n'a que des approbations douces pour ce qu'elle ne peut changer, tout en inclinant vers le mieux ce qui est susceptible de glisser hors des vieilles rainures, on la trouvera charmante, elle sera fêtée, admirée, aimée.

Dans tous les mondes on peut d'ailleurs trouver un sujet d'attraction pour soi, en observant, et alors la conversation devient intéressante pour tous. Aller dans une ferme et causer de littérature serait stupide ; aller dans un presbytère et y causer théâtre ou chiffons serait odieux.

A l'Exposition, à une fête privée, dans un palais de la rue des Nations, il y avait parfaitement incognito, le souverain du pays : il s'amusait énormément, s'intéressait à tous les gens invités dont la société était passablement panachée. Il allait de groupe en groupe, se mêlant à la conversation et trouvant un à-propos pour chaque sujet. On ne le devinait pas du tout et, si un personnage de son entourage ne s'était « coupé » en lui parlant, les visiteurs n'auraient jamais rien su...

L'art de s'assimiler est aisé à conquérir, il participe de la bonté et de l'intelligence. Une sottise fièrte fait dire : « Je ne vais pas chez ces gens, ils ne sont pas de mon monde. » La bonté fièrte fait dire : « Je vais où je dois aller et trouve partout l'agrément. » La position de l'époux force souvent à ne pas choisir ses relations, à entrer dans des salons où rien autre que l'obligation n'attire. Si on veut, on s'y plaira le temps nécessaire à la visite, on trouvera un joint, une idée assimilable au genre du propriétaire qui pensera lorsque vous le quitterez : « Quelle femme aimable », au lieu de dire : « Quelle dinde » si vous êtes restée roide en « service commandé ».

Oh ! l'art de se faire aimer n'est pas très difficile à apprendre, il a deux ailes : le cœur et l'esprit. Deux ailes qui ne battent jamais l'une sans l'autre, qui sont inséparables, car le cœur guide l'esprit et l'esprit entraîne le cœur.

RENÉE D'ANJOU.